

Zitiervorschlag: Laurent Angliviel de la Beaumelle (Hrsg.): "Amusement XXXIV.", in: *La Spectatrice danoise*, Vol.1\034 (1749), S. 291-296, ediert in: Ertler, Klaus-Dieter / Hobisch, Elisabeth (Hrsg.): Die "Spectators" im internationalen Kontext. Digitale Edition, Graz 2011-2019, hdl.handle.net/11471/513.20.4215

AMUSEMENT XXXIV.

IV. JOURNÉE. (*¹)

J'emploiai ma matinée à lire les Feuilles Hebdomadaires intitulées : La Spectatrice Danoise ou l'Aspasie moderne. Ces deux derniers mots du titre me frappèrent. Je n'aurai rien de bon du choix de ce nom. Je me figurois, que l'Aspasie de Copenhague imiteroit le libertinage de l'Aspasie d'Athènes. Cette annonce ne me promettoit pas de la décence ; mais je fus bien surpris de m'être trompé dans ma conjecture. Je trouvai de la Morale à chaque page. Il est vrai, que, dès les premières Feuilles, le badin & le galant sembloient être sur le point de se mettre en possession de tout l'ouvrage ; mais, dans les suivantes, le sérieux remporte la victoire, mais un sérieux vif, enjoué, amusant. Tel est le talent des femmes, que les sujets les plus graves sont égaïsés par leur plume, qui se prête à point nommé aux idées riantes, dont leur imagination féconde est remplie. Ce qui m'a étonné, c'est l'art avec lequel celle-ci gaze quelques traits libres, qui lui échappent de tems en tems. Cela seul me fait soupçonner qu'elle n'est pas Danoise. Avons-nous des dames, qui soient assés maitresses de l'expression Française, pour voiler leurs pensées équivoques de manière à faire rire l'esprit, sans choquer la bienséance ? peut-être y en a t'il. Mais j'ai assés bonne opinion de leur réserve scrupuleuse, pour être persuadé qu'il n'est aucune dont la main osât se prêter à ses tours, qui dans le fonds ne font qu'adoucir l'impression de l'image, qui présentée à découvert, revolteroit la modestie, avec laquelle la femme la moins modeste tâche toujours de vivre en paix.

L'Auteur débute par une faute grossière. *Femmes ! quand vous pensés, vous pensés mieux que nous.* Voilà son Texte. Puis elle commence ainsi : *Je n'aurois pas hazardé cet éloge en faveur de mon sexe, si une femme en étoit l'Auteur.* Quel exorde ! 10. On ne dit pas, au moins que je sache, *un éloge en faveur de quelquun.* Ces trois mots doivent être étonnés de se trouver ensemble. 20. Je doute, qu'on dise en bon François *être l'auteur d'un Eloge d'un vers.* Au moins cette expression n'est-elle pas exacte. 30. Pécadilles que tout cela en comparaison de deux fautes de jugement que je trouve dans cette courte période. La Spectatrice dit, *qu'elle n'auroit pas hazardé cet éloge de son sexe, si une femme en étoit l'auteur.*

Mais une Femme, amoins qu'elle n'extravague, peut-elle dire ? *Femmes ! quand vous pensés, vous pensés mieux que nous.* N'est-il pas claire, que c'est un homme qui parle ? Le lecteur ne l'aperçoit-il pas du premier coup d'œil ? Et dès-lors trouvera-t'il le sens commun dans ce : *Si une femme en étoit l'auteur ?* Ce *si* renferme une absurdité. C'est commencer bien vite à faillir, que de faillir à la première ligne. La plupart des Auteurs débutent mal & continuent bien : La Spectatrice, au contraire, continue beaucoup mieux qu'elle ne débute ; Elle tient plus qu'elle ne promet.

Sur la fin de la première Feuille, elle impose une pénible tâche à qui voudra correspondre avec elle ; elle demande des pensées *courtes, judicieuses, originales.* Les siennes ont-elles toujours ces qualités ? Pourquoi exige-t'elle d'autrui plus qu'elle ne peut faire elle-même ? Ne donne-t'elle pas quelquefois dans le stile diffus ? Juge-t'elle toujours sainement ? Toutes ses feuilles ont-elles le mérite & les graces de la nouveauté ? Son stile est toujours vif, à la vérité ; mais assurément ses pensées ne sont pas toujours neuves. On voit qu'elle le sent elle-même. Aussi tâche-t'elle de jeter de la poussière aux yeux de son lecteur, en habillant de neuf de vieilles idées, en leur donnant un tour qui lui appartient <sic> ; ce sont des Diamans qu'elle retaille, des tableaux qu'elle colorise à sa manière, des beautés antiques, qu'elle s'efforce de rappeler aux agrémens de la première jeunesse, à force de céruse & de

¹ (*) *J'ai retranché la 3e. journée. On m'auroit accusé de donner dans le romanesque ; & je ne veux point, qu'on soit tenté de faire rélier des Feuilles avec Clelie ou Cyrus.*

plâtre. Je lui pardonne ce défaut, si c'en est un, à cause de la difficulté de l'ouvrage. Avec des yeux, de la mémoire, & d'amples recueils, il est aisé d'enfanter des *in folio*, pleins d'une érudition immense ; Mais il est difficile <sic> de se soutenir long-tems, quand on travaille de génie. De quelle fécondité d'imagination ne faut-il pas être doué, pour accoucher heureusement de mille pensées différentes sur cent sujets divers, pour réfléchir toujours sans copier les autres, sans se répéter, sans ennuyer, pour promener tant de lecteurs de gout différent dans des parterres, où chacun d'eux puisse trouver des fleurs & de fruits à son gré, pour les faire passer adroitement de la bagatelle à la morale, de la misanthropie à l'aménité, pour plaire également au cœur & à l'esprit. Dans une entreprise de cette nature il est pardonnable d'échoüer ; il est même glorieux d'avoir osé.

Un défaut dominant dans la Spectatrice, c'est que l'Auteur court sans cesse après l'esprit, & malheureusement ne l'attrape pas toujours. Quelquefois elle noie une vérité toute simple dans un océan de belles paroles : souvent elle se guinde, comme pour tomber de plus haut. Il lui arrive aussi de tenir son Lecteur par la lizière pour le conduire à une pensée fort commune. Quelquefois à force de Laconisme, elle tombe dans l'obscurité ; *brevi esse laboro, obscurus sio.*

Ces morceaux, ou l'Auteur se pique de brièveté, seroient peut-être goûtés en France, où l'on entend à demi mot ; mais parmi nous autres Danois, qui n'aimons pas qu'on nous donne à deviner, ils ne sont pas supportables. Nous nous dépitons contre un écrivain énigmatique, &, si vous en exceptés <sic> quelques jeunes courtisans, nous préférons la clarté à tout. La plus belle pensée du monde ne sauroit nous plaire, quand il faut que notre esprit se donne la peine d'en chercher le sens.

L'Auteur est extrêmement satirique. Il peint partout, &, ce qu'il y a de plus facheux pour les sots & les vicieux, c'est qu'il peint, dit-on, d'après nature. Un étranger qui voudroit se mettre au fait de Copenhague, n'auroit qu'à engager Aspasia à lui donner la clé de ses portraits. Le seul de nos auteurs, qu'elle encense, c'est l'illustre, le grand, l'incomparable M. de Holberg. On diroit qu'elle s'est éprise d'amour pour cet excellent homme, le père du Potier d'étain Politique, l'ornement de sa Patrie & de son siècle, le coryphée des savans & des beaux-esprits, non seulement de Dannemarc, mais encore de toute l'Europe.

Son stile leger, vif & saillant frise par-ci par-là le précieux. Elle a forgé quelques mots, qui rendent, à la vérité, ses idées, mais qui ne sont pas d'usage, tels que ridiculiser, inutiliser, chimériser &c, Ces licences ne seroient pas même souffertes à Paris.

Quoi qu'il en soit, cet ouvrage a son prix, & je crois qu'il se soutiendra, en dépit des femmes qui y sont souvent drapées, des mauvais cœurs qui y sont démasqués, des Avortons du Parnasse, jaloux de ses succès, & des Gazetiers nocturnes. Toujours est-il sur, que, quoiqu'on en puisse dire, on sera forcé de convenir, qu'il n'a point encore paru dans cette ville de livre écrit dans ce gout-là (*²).

Je souscris de bon cœur à toute cette Critique, aux loüanges près qu'on m'y donne. J'en tirerai cet avantage, que je tâcherai d'en mériter au moins une partie. J'ai hésité, si je l'insérerois dans mon ouvrage ; mais la bonne-foi l'a emporté sur l'amour propre & il ne m'a pas fallu combattre long-tems. Je n'ai point une tendresse aveugle pour mes productions. Qu'on en pense ce qu'on voudra, peu m'importe. Il me suffit que je m'amuse en les écrivant, & que les gens sensés y trouvent des morceaux de morale, propres à guérir mes compatriotes de quelques travers régnans parmi eux. Il s'est élevé quelques mouchérons, qui ont voulu me piquer ; mais ils sont si petits que je n'ai pu seulement les appercevoir ; &, sans le bruit public, je ne sçaurois pas même s'ils existent. Si le Public est content de ces feüilles, il n'a qu'à les defendre, c'est son jugement qu'on attaque ; s'il en est mécontent, qu'il ne les achete plus.

A quoi bon répondre aux Critiques ? Si elles sont bonnes, tout ce qu'on peut dire contr'elles, ne sauroit les faire tomber ; si elles sont mauvaises, tout ce qu'on peut dire en leur faveur ne sauroit les soutenir. En les réfutant, on les fait connoître ; & les auteurs ne demandent pas mieux que d'être lus lors même qu'ils ne sont lus que pour être sifflés.

² (*) La suite de cette journée n'a rien d'intéressant, outre qu'elle est d'une longueur assommante. L'Auteur de la première ne l'est point des deux suivantes. On aura sans doute vu par la différence du stile, qu'elles partent d'une main différente. J'ai cru devoir en avertir. Du reste, je ne garantis point les applications injurieuses qu'on fait de certains traits. Je ne connois dans la ville qu'une douzaine de personnes ; & dans mes Feüilles, on trouve plus de deux cens caractères.

Un Ecrivain, qui tâche d'en imposer à ses ignares amis, en leur disant, qu'il est autenr <sic> des *in folio* qui portent le nom d'autrui, tandisque, de son aveu, il ne l'est pas même de tous les *in douze* qui portent le sien, un tel Ecrivain ne feroit il pas mieux de se corriger de ses défauts, que d'exercer sa plume contre les défauts des écrits d'autrui ? Un tel Ecrivain, après avoir déclaré hautement, qu'il vomira contre Aspasia tout ce que la colère lui diclera <sic>, & qu'il en vilipendera plutot les beautés, que d'en omettre les fautes, est-il digne d'être cru ? Mériter-t'il de réplique ? Ne seroit-ce pas m'avilir, que de répondre une seconde fois à des injures & à des invectives ? Je me sçais assés mauvais gré d'avoir répondu aux premières.